

Nouvelle contemporaine

LAURE ENZA

**LA VIE
À
JAMAIS**



La Vie à jamais

Nouvelle contemporaine

Ce bonus vous est offert par Laure Enza®

Crédits photos : images libres pour usage commercial sous
licence Premium Freepik.com.

Tous droits réservés Copyright ©L. Lorenzi juin 1982

Extrait du Recueil de nouvelles :

Souvenirs Nocturnes

©L. Lorenzi SNAC 1986

Pour découvrir les ouvrages et l'actualité de Laure Enza

Site officiel : Laure.Enza

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, situations et lieux décrits dans ce texte sont des faits de l'imagination de l'autrice. Toute ressemblance ne serait que pure coïncidence.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La vie à jamais

Ils arrivaient tous à la maison, les amis, les parents, et puis en guise de salut, ils s'écriaient :

« T'as de beaux yeux, tu sais ! »

Oui, je savais. Des yeux que les miroirs me révélèrent pleins, d'amour, rayonnant de joie, faisant pâlir tout le reste de mon visage. Mon front banal, mes lèvres banales, mes cheveux noirs. Non, je ne suis pas prétentieuse. Je ne répète que ce que les années peuplées de miroirs, d'amis, de parents ont emmagasiné dans mon cœur ou dans ma mémoire. Mes prunelles, super stars.

Luc. Luc ne veut pas dire qu'il aime seulement mes yeux. Il m'aime tout entière. Inséparables, heureux, nous mangions goulûment notre vie. Jusqu'à ce que...

Un jour, ma mère arriva avec une nouvelle voiture sportive. Magnifique, racée, rouge. Je suppliai, trépignai, insistai jusqu'à ce qu'elle me prête son bolide. Je m'engouffrai derrière le volant élégant, savourai le moelleux du siège baquet, fis tourner la clé et ronronner le puissant moteur.

Voilà.

Cela s'est passé comme ça, d'un coup. Un poing d'acier a enfoncé mon bassin. J'ai entendu mes os craquer, j'ai vu le feu danser sur le capot, j'ai senti mes jambes trempées, souillées de sang. Je ne l'ai pas compris, ce sang. Il a barbouillé mes yeux.

Mes beaux yeux.



Tout est blanc. Une dame pâle dans une robe immaculée, avec des cheveux platine ramassés sous une toque, s'affaire autour de moi. Moi, qui étouffe, enfermée, bouclée, enserrée dans une gangue de plâtre blanc, allongée sur un lit aux draps blancs.

Une lumière blanche coule dans la pièce aux murs nus. Je suis restée longtemps comme cela.

Longtemps ? Combien de temps exactement ? Combien de jours, de longues heures ? Je ne sais pas.

Mes beaux yeux grands ouverts sur le vide.



Un matin, mon cœur fait un bond prodigieux !
Luc !

Luc tout riant, tout bronzé, ses cheveux noirs tranchant dans tout ce blanc monotone. Dans la main gauche, un énorme bouquet rouge, rouge ! Luc envoie promener par sa seule apparition, les figures mornes qui viennent prendre de mes nouvelles avec un air qui fait perdre espoir.

Je ne suis plus enrobée de mes plâtres blanchâtres, mais je ne sens plus mon corps. Je vois, j'entends, je respire, c'est tout. Je ne peux saluer l'arrivée de Luc. Il me tend le bouquet, explosion de couleur, tache pourpre dans mon univers délavé.

« J'ai réussi à me glisser dans ta chambre ! Ils ne m'ont pas autorisé à te voir, mais je suis venu quand même. Tiens, prends, c'est pour toi ! Tu ne le veux pas ? »

Il pose les fleurs dans ma main inerte. Elles tombent de toutes leurs feuilles et corolles sur le carrelage blanc. Rouge sang. Mes yeux supplient.

« Tu m'en veux parce que je ne suis pas venu avant ? Tu es fâchée parce que je suis indemne et que tu es dans ce lit d'hôpital ? Allez, dis-moi quelque chose ! »

Oui, oui ! Je veux parler ! Je veux crier !

Je veux te dire... te dire que je ne peux plus remuer d'un pouce. Te dire que les seules choses qui subsistent encore en moi ce sont mes yeux, mes superbes yeux encore mobiles, mais inutiles ! Luc sort de la chambre, la couleur, le rayonnement, le bonheur sur ses talons.



Enfin, les personnes étrangères à la famille proche ont le droit de venir me voir. Luc revient, beaucoup, souvent. La dame blanche lui a appris que je... je ne suis plus rien. Rien qu'un petit débris de corps entre la vie et la mort, respirant du nez et parlant des yeux.

Luc revient, moins, peu de temps. Un jour, il oublie le bouquet écarlate. Il va me quitter. Je le

sais. On a dû le forcer. Ce n'est pas possible autrement. C'est sûrement ma mère. Elle ne supporte pas de le voir, lui en pleine santé, à côté de moi diminuée. Elle le déteste, c'est lui qui m'a appris à conduire.

Oh Luc ! Seras-tu assez lâche ?



Bientôt, on m'assoit dans un fauteuil d'acier peu accueillant. Qu'importe. Je ne le sens pas. Je suis près de la fenêtre. Je ne sens pas les caresses de l'air sur mon visage ni la douceur du soleil sur ma peau. Cependant, je peux plonger mon regard dans la rue grouillante, bruyante, vivante. Mes yeux fouillent et s'emplissent de mouvement.

Je l'aperçois. Il arrive, pressé, tremblant.

« C'est bien ! Je vois que tu fais des progrès ! Tu vas peut-être te rétablir ! »

Oui, oui ! Je vais rentrer à la maison ! Je guérirai ! Je ne serai plus impotente ! Je ne serai plus immobile ! Attends-moi ! Attends !

« Bon, euh, eh bien, à demain, je ne veux pas trop te fatiguer... »

Il pose ses lèvres sûrement tièdes sur ma joue froide, insensible, morte. Ma joue... il n'y aura

pas de demain. Pas pour moi. Ma mère n'y est pour rien. Le temps qui s'écoule est mon ennemi et mon corps inutile aussi. Je les vois par la fenêtre ouverte, avec mes yeux embués. Luc et une vivante. Ils sont enlacés, tête contre tête. Vifs, dans la foule vibrante qui dévore tout sur son passage. Je ferme les yeux.



Le soleil et explose de chaleur. Ce matin, ils sont tous dans la propriété, les amis, les parents, ils rient ! Ils fêtent mon retour, alors que je ne peux pas même remuer les lèvres, ils rient. Ils auraient mieux fait de me laisser à la clinique. Je suis obligée de supporter la joie qui fuse, de subir la compassion, d'encaisser l'attention de chacun. Je les vois, je les entends, mais je ne suis pas avec eux.

On a envoyé les enfants jouer dans le jardin afin que je puisse me reposer. Mais le rire déborde quand même, pénètre par la fenêtre ouverte, assaille mes oreilles banales. Comment font-ils ? Comment font-ils pour ne pas se décrocher la mâchoire ? Rompre leurs artères ?

Éclater leurs poumons ? Pourquoi ne crèvent-ils pas d'épuisement à force de courses, de jeux ?

Tout trépidé autour de moi. La chaleur, les oiseaux, les nuages, l'herbe, les enfants. Je ne les vois pas, mais je les devine, là, vibrants, vivants, très près de moi. Moi, clouée, figée, infirme, plus morte que vive, terriblement froide. À l'intérieur comme à l'extérieur. N'existant plus qu'à travers mes beaux yeux. Mobiles et tellement vains.

Le soleil persiste à baigner tout ce qui bouge tandis que je reste de glace, assise immobile, statue dont le cœur bat encore. Plus pour longtemps. Je hais le soleil. Je hais la famille. Je hais l'amour et l'absence de Luc. Je hais les médecins qui s'acharnent à me garder, telle une épave en moitié de vie.

Il me prend l'envie de partir pour de bon. Quitter ce vilain fauteuil d'acier qui tient ma tête droite et m'oblige à voir, voir les autres s'agiter et sauter et bouger et transpirer et rire. Je veux disparaître.

Je vais disparaître.

Comment refuser des aiguilles qui alimentent mon corps éteint ? Comment arracher cette canule scotchée à mon bras hiératique ? Comment attraper l'objet mortel ? Comment

frapper, frapper encore, si je n'ai plus de muscles, de membres, de squelette ?

Alors, ce sont mes yeux qui disent, qui supplient, qui implorent, se font comprendre. Alors, un soir, elle sait, elle lit, elle comprend que je ne veux plus rester avec eux. C'est au-dessus de mes forces, quelles forces ? Au-delà de ma volonté. Elle comprend que je m'ennuie, que je m'aigris, que j'ai un rendez-vous manqué. Comme on peut se comprendre entre sœurs, entre mère et fille, entre personnes de la même chair. Comme on peut se comprendre entre amies de toujours, entre quatre yeux, ceux qui parlent et ceux qui écoutent, qui savent entendre.

Elle entre dans la chambre, elle ne dit rien, c'est inutile. Elle prend le premier coussin venu, bleu délavé, mousseux de dentelles. Elle hésite à un moment. Je crois qu'elle pleure. Pas de sanglots, pas de lamentations. Seule une perle brillante glisse sur sa joue dans l'ombre lunaire de la chambre.

Elle progresse avec le coussin dans les mains, doucement, le teint pâle. Aussi pâle que moi. Je vais partir, enfin. Je vois venir ses mains et ce coussin bleu. Il s'approche avec ses dentelles souples. Je vois la mort ! Elle est bleuâtre,

onctueuse, sa tête gonflée de plumes d'oie. Elle avance, sournoise, je l'attends. Je n'ai pas peur, car je ne sens rien. Le bleu du tissu éteint mes yeux.

Enfin !



Sensation étrange que cette eau froide et qui coule dans mon cou. Larmes ? Sueur ? Liquide vivant. Je... j'ai froid ? Mon cœur bat la chamade le long des sillons mouillés.

Mais qu'est-ce qui me prend ?

Je sens le satin sur mon visage, il écrase mon nez banal, il coupe ma respiration. Il m'étouffe, c'est bien ce que je désirais, pourtant ?

Je ne veux pas, je ne veux plus ! Mes yeux s'ouvrent démesurément derrière le coussin, masque mortuaire. Je ne veux pas, je ne veux pas m'en aller si tôt ! J'ai peur !

J'ai peur ?

Je veux vivre ! Je veux arrêter tout ça ! Mais mes yeux sont cachés par le tissu. Elle ne peut plus lire en moi. Elle ne me comprend pas et je ne veux pas. Elle poursuit sa mortelle mission.

Je peux sentir la douceur du tissu soyeux contre ma bouche. Je peux humer la douce odeur de lavande. Je peux *sentir* ? Mais bientôt je n'aurai plus d'air !

Elle ne peut plus lire dans mes yeux, comment deviner que je veux vivre maintenant ? Malgré mon fauteuil, malgré mes cathéters, malgré la glace qui coule dans mes veines. Je dois lui faire comprendre !

Il n'y a qu'un moyen.

« Non ! »

Non, étouffé. Non, éraillé. Non à moi !

Non vivant.

C'était la séquence nostalgie.

Merci pour votre indulgence (j'ai corrigé les fautes d'orthographe, mais pas le style) à la lecture de cette nouvelle contemporaine, une des premières que j'ai écrites à l'âge de 13 ans pendant un cours de maths au collège de Saint-Paul... oups ! Pas si sérieuse, l'élève de cette époque !

Laure Enza